



HAL
open science

RELIRE LA FABRIQUE D'ÉPINGLES

Philippe Massot-Bordenave

► **To cite this version:**

Philippe Massot-Bordenave. RELIRE LA FABRIQUE D'ÉPINGLES. Vers une théorie de l'économie sociale et solidaire, Editions Larcier, pp.207-230, 2013, Vers une théorie de l'économie sociale et solidaire, 2804453387. hal-01235938

HAL Id: hal-01235938

<https://hal.science/hal-01235938>

Submitted on 2 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RELIRE LA FABRIQUE D'ÉPINGLES

Philippe MASSOT-BORDENAVE

Parler d'Adam Smith (1723-1790) à d'économie sociale peut paraître étrange et pourquoi pas, dans une certaine mesure, provocateur.

Cet économiste n'est-il pas aujourd'hui considéré comme l'inventeur ou tout au moins le promoteur de la fameuse *main invisible* dont les partisans du néolibéralisme font leur emblème ?

Cette même *main invisible* n'est-elle pas, elle-même, le symbole du marché omnipotent qui gouverne le monde en asservissant l'homme à sa puissance au point que sa seule intervention n'en soit plus active qu'à l'extrême marge ?

Il convient par ailleurs de s'interroger sur la dérive qu'a connue cette image qui n'est citée qu'une fois dans l'ouvrage principal, la *Richesse des nations* (ci-après, « R.N. »), qu'Adam Smith publie en 1776.

Encore faut-il dire en introduction, mais cela n'est pas notre propos principal, que cette image, pour parlante qu'elle soit, a été totalement détournée de son contexte par des générations d'économistes qui, ignorant et s'éloignant de la pensée originale, s'en sont servis pour justifier leurs propres approches libérales du marché.

Dans un ouvrage paru quelques années avant la R.N., « *Rhétorique et Belles Lettres* », Smith décrit non pas la *main invisible*, mais la *chaîne invisible*, une autre image, tout aussi parlante pour un économiste écossais.

Curieusement, cette chaîne invisible qui asservit ainsi l'homme au marché, tel Prométhée sur son rocher, n'a jamais été reprise par les successeurs de Smith, la mémoire historique et sélective des économistes était sans doute en voie de construction (Rothschild, 2001).

Si Smith est considéré comme le père de l'économie classique, c'est à la suite de la publication de son ouvrage majeur en 1776, ouvrage qui connaîtra six éditions successives (avec de nombreuses modifications) avant sa mort en 1790.

Au regard de sa vie, il s'agit de connaître les conditions de rédaction de cet ouvrage.

Non pas à croire qu'il s'agit d'un ouvrage de circonstance ou d'un ouvrage ayant un quelconque aspect autobiographique, mais plutôt dans le but d'examiner l'empirie qui illustre la théorie.

Smith a, tout au long de son existence, été fort discret sur ses propres conditions de vie, et ses écrits, en dehors des ouvrages publiés, furent rares.

Le dernier ouvrage et le principal que Smith publia porte, pour titre en français (traduction directe depuis l'anglais), *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*.

Cet ouvrage qui présente une vision cosmologique et ontologique est d'une structure complexe, il comporte cinq livres et s'ouvre sur la fameuse description de la fabrique d'épingles.

Si, comme nous venons de l'indiquer, la *main invisible* de Smith a fait l'objet de multiples reprises, certains passages de la R.N. sont eux-mêmes des reprises ou des emprunts à d'autres idées de la période des Lumières.

Tel est le cas du premier passage célèbre, dans les premières pages de l'ouvrage et qui se trouve être la première illustration pratique qui permettra de soutenir par l'illustration, le raisonnement.

L'exemple mis en avant dans le chapitre I^{er} du livre I^{er} de la *Richesse des nations* fait en effet référence à un atelier de taille relativement modeste : une fabrique d'épingles.

Dans ce texte, on peut voir non seulement un vaste propos introductif, mais également une première réponse à la question qui va sous-tendre l'ensemble de l'ouvrage : comment se crée la richesse ? Il est en effet primordial pour Smith d'isoler, dès les premiers propos, la problématique générale de l'ouvrage.

De nombreux lecteurs et, parmi eux (sans ironie), de nombreux économistes ne sont jamais parvenus à la fin du traité de quelque six cents pages qui, par certains passages, est assez délicat d'approche, principalement au niveau des digressions et des reconstructions historiques nécessaires.

Ainsi, si le texte introductif se veut démonstratif, il pose problème, car Adam Smith va critiquer lui même ses propres conclusions dans certains autres passages de son livre.

Cependant, il ne faut pas voir dans cet exercice des maladroites de style ou de construction, mais bien la volonté du philosophe de présenter un système de construction complexe qui doit poser les bases d'un

raisonnement général, et pouvoir être utilisé dans de nombreuses nations et durant de nombreuses années ou de nombreux siècles. C'est ainsi un ouvrage qui représente, dans ses aspirations, parfaitement son temps, la fin du siècle des idées et des Lumières.

La R.N. est un ouvrage complexe et il convient donc de relire le passage de la fabrique d'épingles en prenant en compte l'ensemble des cinq livres, mais également au regard de la genèse de l'ouvrage qui est, rappelons-le, une fois encore, celui d'un homme mûr qui souhaite que sa pensée fasse date dans un monde qu'il sait être à l'un de ses virages historiques.

1. – LA GENÈSE DE LA RICHESSE DES NATIONS ET LA RAISON DE LA FABRIQUE D'ÉPINGLES

La *Richesse des nations* n'est certes pas un ouvrage de circonstance, mais, au contraire, un ouvrage d'un auteur désirant présenter une vision holiste du monde.

Cependant, les circonstances de l'écriture de ce livre éclairent sa structure et en particulier la présentation factuelle de la division du travail qui est ici introduite par un exemple que l'on peut qualifier de *canonique* : la fabrique d'épingles.

Adam Smith est, en 1763, un auteur reconnu, il a déjà publié un ouvrage de philosophie, philosophie du sens commun, disent les philosophes français, *La Théorie des sentiments moraux* ; il est, par ailleurs, le titulaire de la chaire de rhétorique de l'Université de Glasgow dans une Écosse qui, durant la période de l'« Enlightenment écossais », bénéficie d'une situation politique et économique enfin apaisée (Rae, 1895).

Son ouvrage de philosophie, théorise une société fondée sur l'échange marchand et la vision du spectateur impartial qui organise les bons rapports entre les individus, limitant ainsi les passions d'origine religieuse ou politique.

Cet ouvrage fut très bien accueilli en Angleterre, mais fut très peu diffusé en France où les philosophes des Lumières publient de nombreux ouvrages sur des sujets similaires, mais avec une autre vision. La pensée du sens commun a toujours eu beaucoup de mal à s'imposer dans un pays où Descartes et Pascal avaient déjà développé des arguments de dialectique.

Cependant, sa publication vint à l'entendement d'un parlementaire anglais, proche du Roi, le comte Charles Townshend (1725-1767), qui devint, peu de temps après, Chancelier de l'Échiquier, soit le ministre des Finances du Royaume. Il fut à l'origine de la politique fiscale mise en place peu avant la Révolution américaine dans les treize colonies sous la forme de la *Sugar Tax*.

Charles Townshend, grand parlementaire, proposa donc à Smith de devenir le tuteur de son beau-fils, un jeune aristocrate Écossais, orphelin depuis quelques années, le duc de Buccleuch (1746-1812).

Il était d'usage à cette époque pour les aristocrates anglais ou même écossais de faire un « Grand Tour » en Europe, soit sous la forme d'un voyage d'exploration dont la destination finale était souvent l'Italie, soit sous la forme d'un séjour dans une université.

Dans ce dernier cas, on privilégiait alors l'Europe du Nord (la Hollande ou le nord de l'Allemagne).

Les jeunes aristocrates, qui, en fait, pouvaient faire le voyage en petit nombre, étaient en général accompagnés par un tuteur appointé qui se spécialisait dans ce type d'activité, ne rejoignant la mère patrie que pour y prendre un nouvel élève.

Or, dans le cas de Smith et de son élève, le « Grand Tour » ne semble pas avoir les mêmes buts.

Tout d'abord, Smith est un tuteur peu ordinaire qui sort des normes de cette véritable profession, il occupe une position universitaire beaucoup plus importante qu'un *Bear leader*⁷¹ ordinaire, il est un professeur reconnu, doyen de l'Université de Glasgow, l'une des plus importantes du nouveau Royaume-Uni, poste dont il démissionne avec une rapidité extrême, alors qu'il est déjà en route pour la France.

La qualité de l'élève est également peu ordinaire, il s'agit du duc de Buccleuch (Duke of *Buccleuch*) dont la famille est l'héritière directe des anciens rois d'Écosse (d'où le nom sous lequel il est connu à Toulouse, Henry Scott) et qui se comporte comme le garant de la nouvelle nation écossaise.

Le voyage est également atypique, puisqu'il se déroule sur un peu plus de deux ans, mais ne peut être considéré comme un voyage itinérant, mais plus exactement comme un séjour.

71 Nom humoristique que donnent les aristocrates à leurs tuteurs.

Il est vraisemblable, d'après les archives examinées⁷², que le séjour devait durer environ quatre ans en tout. Mais des faits extraordinaires l'ont amputé de plusieurs mois.

À ce point de la description historique, il convient de s'interroger sur le lien direct et indirect qui existe entre la *fabrique d'épingles* et le séjour d'Adam Smith en France.

En premier lieu, on peut noter que, sans pouvoir cependant l'affirmer, la rédaction de la *Richesse des nations* est la conséquence directe de son séjour en France, le voyage lui permettant de financer la rédaction de l'ouvrage.

En effet, le beau-père du futur duc offre à Smith un revenu de 300 £ par an durant son séjour à l'étranger, mais également jusqu'à la fin de sa vie.

Cette somme permet, en France, d'avoir un train de vie important et ce d'autant que s'ajoute à cette somme une deuxième pension d'un montant un peu supérieur, pour les dépenses personnelles de l'aristocrate.

Cet arrangement financier, qui sera respecté jusqu'en 1790, permettra à Smith d'envisager de passer plus de dix ans à la rédaction de son ouvrage qu'il effectuera, dans la maison familiale à Kirkcaldy, loin de l'agitation de la ville voisine d'Édimbourg.

Si Smith reprendra, à la toute fin de sa vie, une occupation professionnelle au service des Douanes du royaume à Leith, il s'agira plus d'un rôle de conseiller auprès du roi en matière de taxation des tabacs et d'une fonction honorifique, qui lui permettra de jouir d'un complément de revenu et de rendre ses idées publiques et diffusées dans le cercle de la politique nationale.

Une hypothèse que l'on peut formuler est que l'ouvrage, la *Richesse des nations*, avait été souhaité par Lord Townsend, mais que son décès en 1767 fut trop rapide et soudain, ce qui n'a pas permis une collaboration plus étendue entre le philosophe et le parlementaire.

De même, si l'on examine rapidement le déroulement chronologique du séjour d'Adam Smith en France, nous pouvons constater que le recours à l'exemple de la fabrique d'épingles tel qu'il est indiqué est tout sauf la conséquence du hasard.

72 Fonds privés du duc de Buccleuch, N.A.S., Edinburgh.

Adam Smith n'effectue pas un « Grand Tour » classique. En arrivant en France, il se rend presque directement à Toulouse, à l'époque deuxième ville du royaume, dans la province du Languedoc.

Son premier séjour à Paris en mars 1764 ne dure que quelques jours, tout juste le temps de prendre contact avec son éternel ami David Hume qui le confie à un de ses lointains cousins, l'Abbé Colbert de Seigneley de Castle Hill qui est en poste auprès de Loménie de Brienne, évêque de Toulouse, ami et compagnon d'études de Turgot, futur ministre des finances de Louis XVI et connu en France pour ses multiples études sur la mendicité.

Ensuite, et ce, durant plus de dix-huit mois, les voyageurs vont séjourner à Toulouse.

Le séjour en province ne correspond pas au schéma classique des « Grands Tours », mais plutôt à celle d'une véritable immersion dans la vie aristocratique locale.

Adam Smith et son élève ne sont pas des écrivains nés, ils n'ont pas la plume facile, leurs courriers sont rares. Adam Smith lui-même ne tient pas de journal de voyage, tout au plus quelques comptes sur les dépenses courantes. Les quelques notes prises pour l'écriture d'un ouvrage futur furent détruites sur son ordre peu après sa mort par l'un de ses disciples et son premier biographe, Dugald Stewart.

Cependant, il est possible de reconstituer les centres d'intérêt ainsi que les intentions de Smith durant son séjour. Il avait en particulier l'intention de diviser son périple de quatre ans en deux grandes parties.

La première en province et principalement dans la province du Languedoc qui jouissait, à l'époque, non seulement d'une relative aisance économique, mais également d'une certaine autonomie dans sa gestion administrative. Cette relative autonomie peut être considérée comme une mise en abyme avec la situation de l'Écosse, province qui venait d'être réunie au Royaume.

Le séjour dans le Languedoc avait également pour objet de mieux maîtriser la langue française afin de pouvoir mieux faire connaître ses idées dans les salons parisiens et en particulier dans le très Anglophile Salon de *Madame de Boufflers* (Frantz et Lavezzi, 2005).

Être l'auteur d'ouvrages de philosophie était la condition pour être présent dans les salons, mais ne garantissait pas le succès dans une compagnie où la parole demeurait le moyen d'échange principal.

Cependant, Adam Smith ne se limita pas à un simple séjour à Toulouse, mais visita les villes, les campagnes des régions environnantes.

En particulier, il se rendit à plusieurs reprises à Bordeaux et constata la richesse de la ville, issue d'importants privilèges, résultat de l'histoire et d'un important commerce colonial comprenant la traite avec les colonies de l'Amérique du Nord.

Il se rendit également dans les Pyrénées où il séjourna dans une station thermale et mena durant quelques mois une vie de villégiature mondaine faite de repos, de soirée de jeux et d'excursion dans des sites des entreprises de la période proto-industrielle, assez nombreuses dans ces vallées (mines, forges, moulins).

Son plus important déplacement fut celui de Montpellier où siégeaient les *États du Languedoc*, véritable parlement de cette période moderne régulant la vie économique de la province.

À Montpellier, il collecta de nombreux documents qui devaient lui servir pour l'écriture de ces ouvrages futurs (rappelons ici que le seul publié à son retour sera la *Richesse des nations* et qu'un exercice peut être de retrouver dans le texte la trace des documents ramenés depuis son passage aux États).

Le reste du temps, il séjourna à Toulouse ou dans des domaines agricoles de la proche région de Toulouse, où, avec son élève, il fréquenta, non sans un certain dédain, les aristocrates locaux.

En tant qu'auteur d'un précis d'astronomie, il est fort déçu du niveau de connaissance de ces hôtes et de leur faible compréhension des dernières lois de la gravitation.

Il fut fort admiratif au contraire du canal du Languedoc, que l'on connaît à l'heure actuelle sous le nom de canal du Midi.

Cet ouvrage qui était déjà ancien, âgé de plus d'un siècle, assurait toujours sa fonction première de transport de marchandises et de passagers, et participait ainsi au développement local de la plaine qui joint Toulouse à la mer.

Adam Smith considère le canal du Midi comme un outil de régulation du marché ; le seul marché, réellement sujet d'étude à l'époque, est celui des blés et des grains, il y fait souvent référence dans son livre V de la R.N.

Par chance, si l'on peut dire, sa période de séjour à Toulouse correspond à la première tentative de libéralisation totale du marché des grains,

l'outil du canal joue alors pleinement son rôle de régulateur du marché, permettant un échange à couts réduits entre de nombreuses villes.

Peut-être faut-il voir plus la main de Riquet (le créateur du Canal) que celle de Macbeth⁷³ dans la main invisible que commenteront les économistes des temps à venir ?

Il a également l'occasion de visiter de nombreuses fabriques de draps et de tissage de laine, de coton ou de soie présente dans la région de Toulouse.

Il s'entretint également avec son compatriote John Holker fils, qui était alors inspecteur général des fabriques royales, c'est-à-dire la personne en charge de vérifier, au travers d'une administration et par sa présence *in situ*, la qualité des produits, essentiellement et principalement ceux destinés à l'exportation. En fait, durant son séjour, il adopta un comportement assez proche du rôle qu'il attribue au *spectateur impartial* dans son premier ouvrage, la *Théorie des sentiments moraux*.

Sans en avoir la preuve absolue, il a pu visiter quelques fabriques d'épingles présentes dans la région, car leur présence est attestée dans les centres industriels en développement. La fabrique d'épingles est, dès cette époque, considérée comme un exemple dans la mise en place d'un processus industriel⁷⁴.

Le séjour de Smith dans la province du Languedoc est prévu pour se terminer en janvier 1766.

Ainsi, comme convenu, Smith et son élève, auquel s'est joint son jeune frère, prennent la route de Paris par le Rhône et un détour par Genève.

La présence du jeune frère atteste de la parfaite entente et confiance que partagent l'économiste et son commanditaire, Charles Townshend.

Comme presque toute l'Europe, Smith rend visite au Patriarche de Ferney. De son passage, il ne subsiste cependant aucune trace sur le contenu des échanges que purent avoir ces deux personnages emblématiques du siècle des Lumières.

Dès la fin du mois de février, la petite colonie se retrouve à Paris pour célébrer la publication des derniers tomes de l'*Encyclopédie* de Diderot.

73 Thèse de la « main sanglante » de Macbeth que soutient Emma Rothschild.

74 Archives de la Haute-Vienne, C 355, C 276.

Il semble que Smith ait été assez sensible au fait d'être présent lors des premiers commentaires et recensions qui furent faits autour des ces derniers tomes publiés sous le régime de la censure royale.

La fin du séjour s'effectue à Compiègne où Louis XV vient de se faire construire un château.

Smith a ainsi l'occasion de s'entretenir longuement avec le docteur Quesnay, médecin du roi, et le représentant majeur de la secte des économistes physiocrates.

La fin du séjour est précipitée par la mort du frère de son élève qui survient à la suite d'une chute de cheval.

Cette mort rapide sonne la fin du voyage et prive Smith de l'exploration plus approfondie des provinces du nord de la France, ainsi que celle probable qu'il projetait dans le reste de l'Europe.

Son séjour en France, bien que minimisé par ses nombreux biographes de langue anglaise, est essentiel pour la compréhension de la *Richesse des nations*.

En particulier, une recontextualisation historique est nécessaire pour la bonne relecture des premiers chapitres du livre I^{er}.

En effet, si les passages principaux ont fait l'objet, durant les siècles suivants, de nombreux commentaires, il faut craindre que certains ne s'inscrivent dans un contresens historique que l'approche pragmatique de leur auteur a trop facilement trompé.

Mais il convient tout d'abord d'en comprendre le titre général tel que nous le traduit l'économiste dans sa principale traduction, Germain Garnier, revue par Auguste Blanqui, mais également les premiers traducteurs, telle Sophie de Grouchy⁷⁵.

2. – RECHERCHES SUR LA NATURE ET LES CAUSES DE LA RICHESSE DES NATIONS

Dans ce titre assez complet, la notion principale que Smith cherche à mettre en avant est bien sur l'origine de la richesse. Il se place presque naturellement du côté du producteur. Le producteur de richesse étant issu soit du monde agricole, qui est fort en vue à cette période, soit du monde industriel.

75 Sophie de Grouchy (1764-1822) est également connue sous le nom de Condorcet, son époux et philosophe.

La grande ambiguïté ou le grand progrès de Smith est d'avoir compris que produire de la richesse était une activité à laquelle l'ensemble de la nation pouvait participer.

En revanche, au-delà de la production et principalement dans les premiers chapitres, l'analyse de Smith se heurte au conformisme de son époque aristocratique, probablement renforcé par l'image du monde tel qu'il l'a perçue dans son voyage de Glasgow à Toulouse.

La similitude des milieux sociaux dans lesquels il évolue le conduit à négliger l'approche historique au profit de lois naturelles.

Il est cependant un autre mot du titre qu'il convient de remettre dans son contexte.

La notion de nation recoupe pour Smith, le voyageur que nous venons de décrire, une tout autre dimension que celle d'un économiste du XX^e siècle. L'apparition des États-nations au XIX^e siècle a en effet transformé cette notion, et les nationalismes économiques lui ont donné une dimension d'affrontement que l'ouvrage ne comporte pas.

Bien qu'il n'en donne pas de définition précise, ni même que cette question de la définition de la nation ne fasse pour Smith l'objet d'aucune spéculation, nous pouvons, par une approche historique, reprendre une définition pratique qui pourrait être la sienne.

Au-delà des grands pays qu'il identifie assez bien comme la Chine, le Japon ainsi que l'Inde dont il cite de multiples exemples, tous, bien sûr, issus de lecture d'ouvrages de récits de voyage dont sa bibliothèque était assez riche, la nation n'est qu'un ensemble organisé d'individus souhaitant avoir un destin commun.

Il est assez clair que Smith considère l'Écosse comme une nation, mais également et à la suite de son voyage, il considère le Languedoc et son organisation relevant d'une certaine forme de démocratie comme pouvant être une nation, membre du Royaume de France.

Il est de même pour les treize colonies américaines qui ne sont pas encore entrées en rébellion avec le gouvernement central de Londres, mais dont il a bien conscience, soutenu en cela par Lord Townshend, que la situation économique présente de graves déséquilibres.

Le second élément que l'on peut déduire de son séjour en France est que la *Richesse des nations* devait être un ouvrage que l'on peut pratiquement considérer comme un ouvrage de commande. En effet, Lord

Townshend qui, au retour de Smith est ministre des Finances en Angleterre, souhaitait voir traiter en priorité le problème que les colonies américaines étaient en train de faire émerger.

Le Chancelier de l'Échiquier était en effet l'un des spécialistes britanniques de l'économie des colonies américaines. Dès ses premières interventions au parlement anglais, il avait exprimé des points de vue tout à fait novateurs, mettant en avant, par exemple, le fait que les taux de croissance et donc de production de richesses dans les colonies et en Angleterre continentale suivaient des courbes très différentes.

L'accroissement rapide de la richesse américaine poserait un véritable problème, dont seul un régime de taxation presque confiscatoire pourrait assurer un temps la continuité de la domination.

Il était cependant conscient du problème naissant et il est fort envisageable qu'une partie au moins de la *Richesse des nations* – nous parlons ici plus spécifiquement du livre V – traite en fait plus de la mise en place de nouvelles nations que de la gestion de l'économie politique de celles que nous eûmes à connaître en Europe au XIX^e siècle⁷⁶.

Quoi qu'il en soit, il est assez probable que le décès dû à une brusque et imprévisible maladie de son mécène lui posa un dilemme sur le contenu que devait prendre son ouvrage.

Il ne s'agit pas là d'une banale question d'argent. La pension qui est la base matérielle du contrat qui va unir Smith à la famille Buccleuch n'est en aucun cas remise en cause. L'économiste apparaît pour sa pension annuelle dans les comptes de la famille jusqu'à son décès.

Henry Scott, revenu en Écosse, puis en Angleterre, deviendra à sa majorité le 3^e duc de Buccleuch, il bénéficiera toute sa vie des précieux conseils du philosophe et saura faire prospérer ses domaines en bon aristocrate.

La famille Buccleuch restera l'une des principales familles d'Écosse et permettra au petit royaume déchu d'Écosse de se développer économiquement, tout en assurant un maintien d'un minimum d'autonomie politique.

Il en fut tout autrement de l'ouvrage que Smith projetait d'écrire.

76 Sur les sujets des colonies, voy. les articles de Iain McLean, représentant de la « If History ».

Après le décès de son financier, il se retrouve avec du temps, et son projet, plus politique au départ et devant avoir une portée immédiate dans la mise en œuvre de décisions, évolue naturellement vers un ouvrage plus général, d'une plus grande dimension où l'approche économique et la production de richesses seront mises en avant.

Smith est, avant toute chose, un professeur de rhétorique. C'est là son domaine de formation durant ses années d'études. Mais c'est également la discipline de sa chaire d'enseignement à l'Université de Glasgow.

S'il écrit peu, il choisit ses écrits et il tient absolument à ce que ses propos et textes soient non seulement compris, mais aussi très démonstratifs. Il aime convaincre.

C'est pourquoi le fait que le *travail* soit abordé en premier dans son ouvrage majeur n'est absolument pas un hasard.

Il s'agit pour Smith d'user d'une figure d'emphase où il sait pertinemment que l'ensemble de l'œuvre sera jugé sur les premiers paragraphes du texte.

C'est dans les premières lignes, celles que tout lecteur va parcourir, qu'il doit délivrer son message principal.

Pour Smith, cela ne fait aucun doute, la source principale de la richesse d'une nation est essentiellement à rechercher au niveau de ses forces de production.

Les autres facteurs éventuels ne seront que des accessoires ou découleront de ce premier facteur.

Pour s'en persuader, un lecteur n'a qu'à faire l'expérience de lire la R.N. à partir du chapitre 5 du livre I^{er}, celui qui, pour la première fois, traite de la monnaie, tout en faisant l'impasse sur le début du texte.

Il aboutira fort probablement au résultat suivant : l'ouvrage est parfaitement lisible, mais l'auteur oublie et néglige de souligner le principal facteur d'enrichissement des nations, qu'il décrit cependant avec une acuité certaine.

Dans ce phénomène d'emphase, Smith, en grand rhétoricien, est également assez habile pour se trouver des alliés.

Il n'aborde pas sa réflexion sur le travail directement par une démonstration, mais très simplement et avec une maîtrise certaine, par un de ces aspects principaux qui peuvent le caractériser, c'est-à-dire par *sa division*. Pourquoi ne pas y voir une œuvre de *déconstruction* du phénomène que l'on retrouvera plus tard chez des philosophes plus contemporains ?

Smith est certes un bon rhétoricien, il est cependant un piètre mathématicien. Bien que son admiration pour Newton soit immense et une conséquence certaine de son séjour à l'Université d'Oxford, sa connaissance de la science mathématique est très faible pour son époque.

Pour s'en rendre compte, il faut relire son petit traité qu'il publie sur l'astronomie qui présente de multiples qualités en ce qui concerne une excellente présentation de la logique historique de la science, mais qui est assez pauvre du point de vue scientifique et jugé comme tel par l'ensemble de ses contemporains astronomes.

Smith possède, cependant, la notion de variables. Ainsi, pour démontrer à son lecteur l'importance de la variable et/ou facteur de production « travail », il va rechercher à la faire varier pour en démontrer l'importance.

Ainsi, le résultat de sa démonstration, même si celle-ci peut nous apparaître aujourd'hui comme peu scientifique, agit presque en trompe-l'œil (forme artistique très en vogue en cette fin de XVIII^e siècle).

Cette approche permet une double impression.

D'une part, elle démontre le premier rôle, le rôle prédominant de la notion de travail dans la production de richesses, d'autre part, elle indique que la division du travail est un facteur d'augmentation d'efficacité du geste de l'ouvrier, indiquant ainsi que le monde ne serait être dans un état stationnaire mais que le travail, pour produire de la richesse, doit connaître un certain basculement dans le déséquilibre des rapports de production.

Pour sa démonstration et toujours pour renforcer son effet rhétorique, Smith place la division non dans le domaine qui préoccupe le plus les économistes contemporains, mais dans celui de l'industrie ou, plus exactement, des premiers regroupements de main-d'œuvre que sont les manufactures.

Il est vrai que la nature de l'agriculture ne comporte pas une aussi grande subdivision de travail que les manufactures, ni une séparation aussi complète des travaux. Il est impossible qu'il y ait, entre l'ouvrage du nourrisseur de bestiaux et du fermier, une démarcation aussi bien établie qu'il y en a communément entre le métier du charpentier et celui du forgeron. Le tisserand et le fileur sont presque toujours deux personnes différentes ; mais le laboureur, le semeur et le moissonneur sont souvent une seule et même personne. R.N., livre I^{er}, chap. I^{er}.

Ce nouvel effet de rhétorique en provoque d'ailleurs un second, que l'on peut presque prendre comme involontaire. Le simple fait que le texte « fasse moderne » est ainsi involontaire. Sans le savoir, le texte de Smith se fait précurseur de la modification des structures de production qui vont intervenir dans les décennies à venir.

La modernité qui se dégage de la lecture de son texte peut ainsi apparaître tout au moins pour partie, comme la conséquence d'un hasard. En déplaçant la focale, pour reprendre un vocabulaire de Newton, de son objet premier, il s'offre un effet de modernisme.

Smith, ayant choisi de porter le débat de la division du travail sur le plan de l'industrie, va prendre un exemple non pas dans de grandes manufactures, mais dans un domaine qui se rapproche le plus de l'artisanat, qui fonctionne pratiquement sans apport de capital et qui pourrait être constitué par le regroupement de quelques artisans désirent échapper aux peu flexibles structures économiques de production que sont les corporations encore en place.

Prenons un exemple dans une manufacture de la plus petite importance, mais où la division du travail s'est fait souvent remarquer : une manufacture d'épingles. R.N., livre 1^{er}, chap. 1^{er}.

Cet exemple n'est pas pris au hasard. Smith qui, lors de son séjour en France, a choisi de revenir à Paris pour la publication, en 1766, des dix derniers tomes de l'*Encyclopédie* connaît bien l'influence universelle de ce monument de la littérature scientifique.

Ainsi, plutôt que de prendre un exemple dans une industrie ou une manufacture française qu'il a visitée durant son séjour dans les provinces du Sud, il utilise l'article de l'*Encyclopédie* de Diderot.

D'après les nombreux travaux de Jean Louis Peaucelle (Peaucelle, Dalloz, 2005), nous savons que cet article n'est pas de la main de Diderot, comme ce fut le cas de la grande majorité des articles de l'*Encyclopédie*, Diderot se contenta de prendre commande et d'en assurer la bonne intégration au texte général.

Delaire (ou Deleyre suivant d'autres) en est le rédacteur ; il sera également auteur de nombreux articles portant sur le secteur économique et industriel. L'article de Delaire est lui-même inspiré par les travaux de Jean Rodolphe Peronnet (1707-1794), qui fut ingénieur du corps des « Ponts et chaussées ».

Pour être exact, les deux articles paraîtront dans l'*Encyclopédie*, sans mentionner le nom des véritables rédacteurs comme il était d'usage à l'époque (principalement pour des raisons de censures, pas de droits d'auteur), respectivement sous le titre d'« Épingles » pour celui de Delaire et l'« Épinglier » pour celui de Peronnet.

Smith fait dans son texte clairement référence à l'article de Delaire, mais sa description est beaucoup plus analytique et généraliste que la longue et précise prose de l'ingénieur qui ouvre un champ d'études scientifiques tout à fait différent de ce qu'un économiste et philosophe souhaite démontrer.

Ainsi, l'article de Delaire (mais également celui de Peronnet), par son détail et par sa recherche, peut-il être considéré plus comme un précurseur d'Henry Fayol (Fayol, 1918) et de son organisation scientifique de l'entreprise, et de la naissance des sciences de gestion, que comme un élément de la pensée de Smith.

En utilisant l'image « canonique » de la fabrique d'épingles, Smith renforce son argumentation, tout en s'évitant de longs détails techniques qui n'ont aucun intérêt dans sa démonstration.

De plus et, sur ce point, nous divergeons avec la réflexion de Jean Louis Peaucelle, la fabrique d'épingles est un type de petites entreprises relativement répandues dans l'ensemble du territoire que constitue la France. Il en existe à Toulouse, en Bas-Languedoc (Dutil, 1911), mais également en Limousin.

Turgot, à l'époque intendant du Limousin et futur grand ami de Smith, en décrit lui-même le fonctionnement, il se livre aux mêmes réflexions que l'économiste écossais. Il y voit même un exemple pour d'autres types d'industries et va également jusqu'à désirer en favoriser l'installation dans plusieurs villes de sa province, l'une des plus misérables du Royaume.

Ainsi, donc, si la fabrique d'épingles est une industrie relativement courante en cette fin de siècle, elle ne correspond nullement à une entreprise spécialisée possédant une technique unique.

Cela est tout à fait logique car, en aucune manière, Smith n'aurait pris comme exemple un type de fabriques peu connu et où la confusion entre les types de division du travail aurait pu porter à hésitation : entre division et spécialisation des activités.

Cependant, Smith ne cite jamais sa source, il laisse à la culture de son lecteur le soin d'identifier ou non l'origine de son exemple, car, pour lui, seul le raisonnement compte.

La preuve du désir de conduire essentiellement un raisonnement juste, suivant en cela la logique de son maître Newton et de sa méthode déductive, est qu'il prend quelques libertés avec la description de Delaire et beaucoup plus encore avec celle que nous livre le très précis Peronnet.

Le processus industriel, les étapes de fabrication sont modifiés, il se peut d'ailleurs que le recours à l'article de l'*Encyclopédie* soit peut-être troublé par le souvenir d'une visite d'une autre fabrique d'épingles, réelle celle-ci, soit en Écosse, soit en France, accompagné de son ami Turgot.

Les arguments que Smith met en avant pour considérer que la division du travail permet de comprendre que le travail est une variable essentielle dans la production de la Richesse sont bien connus, Ils sont pour lui aux nombres de trois.

Premièrement, l'accroissement de l'habileté dans l'ouvrier augmente la quantité d'ouvrage qu'il peut accomplir, et la division du travail, en réduisant la tâche de chaque homme à quelque opération très simple et en faisant de cette opération la seule occupation de sa vie, lui fait acquérir nécessairement une très grande dextérité. R.N., livre I^{er}, chap. I^{er}.

Cet argument, que Smith met en avant, n'est certes pas démontré, comme de nombreux auteurs tels que Jean Louis Peaucelle [Peaucelle, 2005] le soulignent à juste titre, il s'agit d'une affirmation qui fait suite à un constat.

Mais, outre le fait que l'outil statistique dont dispose Smith est limité, nous avons indiqué déjà que la dimension que l'économiste compte donner à son ouvrage est tout autre.

S'il aime à se livrer à de longues digressions, en bon rhétoricien, il le fera dans les derniers chapitres de son ouvrage, une fois que la complicité avec son lecteur sera établie et sur des sujets de gouvernement et d'économie politique.

Cette situation doit cependant être rapprochée d'un argument qu'il développe quelques lignes plus loin et qui est connu sous le nom du « Philosophe et du porteur ».

Dans la réalité, la différence des talents naturels entre les individus est bien moindre que nous ne le croyons, et les aptitudes si différentes qui

semblent distinguer les hommes de diverses professions quand ils sont parvenus à la maturité de l'âge, n'est pas tant la cause de l'effet de la division du travail, en beaucoup de circonstances. La différence entre les hommes adonnés aux professions les plus opposées, entre un philosophe, par exemple, et un portefaix, semble provenir beaucoup moins de la nature que de l'habitude et de l'éducation. Quand ils étaient l'un et l'autre au commencement de leur carrière, dans les six ou huit premières années de leur vie, il y avait peut-être entre eux une telle ressemblance que leurs parents ou camarades n'y auraient pas remarqué de différences sensibles. Vers cet âge ou bientôt après, ils ont commencé à être employés à des occupations fort différentes. Dès lors a commencé entre eux cette disparité qui s'est augmentée insensiblement, au point qu'aujourd'hui la vanité du philosophe consentirait à peine à reconnaître un seul point de ressemblance. Mais, sans la disposition des hommes à trafiquer et à échanger, chacun aurait été obligé de se procurer lui-même toutes les nécessités et commodités de la vie. Chacun aurait eu la même tâche à remplir et le même ouvrage à faire, et il n'y aurait pas eu lieu à cette grande différence d'occupations, qui seule peut donner naissance à une grande différence de talents. R.N., livre I^{er}, chap. I^{er}.

Pour Smith, la différence initiale ou, pour ainsi dire, à la naissance entre un porteur et un philosophe est assez minime. Sans refaire, ici, une analyse de la sociologie de l'époque ni reprendre sa biographie on peut dire que cet argument *a priori* vrai est assez novateur pour la période, en considérant le milieu social dans lequel Smith évolue.

Il faut rappeler rapidement que, durant son séjour et son « Grand Tour » en France, Smith était le tuteur d'un aristocrate anglais et que, durant plusieurs mois, il a pu constater, jour après jour, ainsi où se situent les véritables « barrières de classes » dans la société civile du XVIII^e siècle.

Mais, dans le contexte de la fabrique d'épingles, cet appel à l'égalité entre les hommes et de leur valeur face au travail prend tout son sens. Une lecture rapide du texte pourrait d'ailleurs se traduire dans un premier temps par « Tous les hommes naissent et demeurent égaux en droit⁷⁷ », mais également par : « [D]ans une organisation sociale observée par un Spectateur impartial chaque individu contribue en fonction de ses capacités. » La contrepartie liée au revenu n'est (hélas...) pas abordée par Smith dans son propos.

77 Déclaration des Droits de l'homme de 1789.

Il est également intéressant de constater que l'organisation de la fabrique d'épingles telle que la présente Smith est à l'opposé de ce que présentent les articles de l'*Encyclopédie* et de nos deux auteurs français, car elle ne comporte pas d'organisation hiérarchique.

Le travail entre les ouvriers, fussent-ils spécialisés dans une tâche précise, ne comporte pas de contremaître, pas de directeur, ni d'investisseurs sous une forme quelconque.

De même, Smith ne parle jamais de la structure capitalistique qui pourrait sous-tendre la fabrique d'épingles. De telle sorte que le texte lu aujourd'hui, ou celui qui fut lu par Pierre-Joseph Proudhon (qui fut un grand lecteur des premiers chapitres de la R.N.), peut laisser supposer que le discours de Smith peut être utilisé également dans le cadre d'une coopérative de production.

Dans ce cadre-ci, les coopérateurs, en fonction de leurs capacités variées, trouvent plus facilement une possibilité d'expression de leur force de travail que dans le système traditionnel de l'atelier non spécialisé.

L'argument suivant, développé par Smith et dans un cadre d'économie sociale, semble plus faible, bien que, par là même, il introduise la notion d'unité de production qui permet de réunir sur un même toit et dans un même lieu l'ensemble des forces de travail.

En second lieu, l'avantage qu'on gagne à épargner le temps qui se perd communément en passant d'une sorte d'ouvrage à une autre, est beaucoup plus grand que nous ne pourrions le penser au premier coup d'œil. R.N., livre I^{er}, chap. I^{er}.

Cependant, cet argument introduit également celui de l'organisation du travail scientifique et fait appel à des images du XIX^e siècle, puis du XX^e siècle : mise en place de normes de plus en plus contraignantes, les chronomètres, les bureaux des méthodes troublent notre vision actuelle.

Le troisième argument de Smith est certainement celui qui provoque aujourd'hui le plus de critiques.

En troisième et dernier lieu, tout le monde sent combien l'emploi de machines propres à un ouvrage abrège et facilite le travail. Il est inutile d'en chercher des exemples. Je ferai remarquer seulement qu'il semble que c'est à la division du travail qu'est originairement due l'invention de toutes ces machines propres à abréger et à faciliter le travail. R.N., livre I^{er}, chap. I^{er}.

Il semble facile de démontrer que cet argument comporte une erreur de raisonnement pour ne pas dire un contresens ; en effet – et il y a fort à

penser que Smith en aurait convenu, lui qui était tellement attaché à une méthode newtonienne de raisonnement.

Il y a dans cette affirmation non démontrée le risque de prendre l'effet pour la cause.

L'unique excuse que l'on pourrait trouver à Smith est qu'il n'a que faiblement conscience de l'importance que va prendre le machinisme.

Si son exposé général, par sa forme, par sa force, ainsi que par sa justesse va bouleverser la notion de division du travail, mais également la spécialisation des lieux de production et, donc, provoquer une véritable révolution, il ne peut penser que la main-d'œuvre humaine va ainsi se trouver mise en concurrence avec un machinisme entraîné par les énergies de la terre, et non par un quelconque processus humain.

La seule explication serait cependant que Smith place l'homme, l'ouvrier au centre du processus de création et comme un être autonome capable d'invention et de prise de décision à tous les niveaux de l'organisation.

En conclusion, Smith nous livre le fond de son raisonnement.

Cette grande multiplication dans les produits de tous les différents arts et métiers, résultant de la division du travail, est ce qui, dans une société bien gouvernée, donne lieu à cette opulence générale qui se répand jusque dans les dernières classes du peuple. R.N., livre I^{er}, chap. I^{er}.

Cependant, il garde, dans son jugement, sa vision aristocratique de la société avec une distribution des revenus du travail qui va du haut vers le bas.

L'évidence semble ici prendre le pas sur le raisonnement.

A-t-il seulement conscience, comme Proudhon le soulignera, que la mise en place de la division du travail renforce la notion de force collective de travail ?

C'est-à-dire du fait que de la division du travail résulte une augmentation de la *production* et que cette augmentation du produit est justement le résultat de l'union rendue nécessaire par les tâches ainsi parcellarisées.

Rien n'indique qu'il en soit conscient. Cela est d'autant plus frappant chez lui que, durant ses voyages et en particulier dans son séjour dans le Languedoc, nous l'avons indiqué, il séjourne quelques mois dans les Pyrénées.

Or, dans ces régions, à l'histoire économique perturbée, puis assagie depuis la paix avec le voisin espagnol, subsistent ou existent des formes d'organisations collectives qui ont traversé les âges.

Frédéric Leplay⁷⁸, dont le but du voyage était l'étude de la famille (nous ne nous prononcerons pas sur ses conclusions !), les remarque bien et les décrit longuement pratiquement un siècle plus tard.

Reconnaissons toutefois à Smith que sa préoccupation majeure est bien de traiter de l'enrichissement de l'ensemble de la nation et que, si l'on accepte sa vision aristocratique de la société, la division du travail par le biais du prix *naturel*, puis du *salaire naturel*, n'est en aucun cas incompatible avec l'organisation collective et la gestion collective d'un atelier de production

La notion de *salaire naturel* permet à l'ouvrier de jouir du produit de son travail, mais, une fois encore, Smith ne va pas au bout de son raisonnement car il n'envisage jamais que ce salaire puisse un jour permettre une accumulation primitive de capital que les mêmes ouvriers pourraient investir par eux-mêmes dans la manufacture.

Il est vrai que la démonstration a pour Smith un autre sens.

Comme c'est ce penchant à troquer qui donne lieu à cette diversité de talents, si remarquable entre hommes de différentes professions, c'est aussi ce même penchant qui rend cette diversité utile. R.N., livre I^{er}, chap. I^{er}.

En effet, plus que de l'économie pure, c'est par le prisme de la théorie de l'échange que Smith souhaite aborder la division du travail à tel point que l'on peut voir, dans le chapitre I^{er} du livre I^{er} de la R.N., la continuité parfaite avec son ouvrage précédent la *Théorie des sentiments moraux* où il formalise la société marchande.

Ainsi, Smith étend la division du travail en dehors du monde de la simple manufacture. Il plaide pour une division du travail à l'échelle des métiers, des quartiers, des villes et des nations.

Dans la fin de son ouvrage, dans le livre V de la R.N., plus consacré à l'organisation politique de l'État, il étendra même son analyse au travail du Parlement qui doit, pour être plus efficace, travailler à partir de commissions ayant chacune des directions différentes et ne devant exposer leurs travaux que lors de séances générales.

78 Voy. les travaux de Frédéric Le Play, en particulier son essai sur la famille dans les Pyrénées et ses récits de voyage, indiqués dans la bibliographie.

Ainsi, loin de limiter sa vision de la division du travail à la manufacture et à l'industrie de manière générale, c'est à l'ensemble des activités de l'homme que Smith souhaite étendre sa vision du labeur ou de l'œuvre.

D'ailleurs, il l'écrit lui-même, qu'il aurait préféré prendre un exemple dans le monde agricole mais que, pour des raisons de pratique de démonstration, il se voit obligé d'y renoncer.

C'est peut-être l'impossibilité de faire une séparation aussi entière et aussi complète des différentes branches du travail appliqué à l'agriculture, qui est cause que, dans cet art, la puissance productive du travail ne fait pas des progrès aussi rapides que dans les manufactures. R.N., livre I^{er}, chap. I^{er}.

C'est pourtant à ce niveau que se situent, pour l'ensemble des économistes de l'époque, les gains importants de richesses que l'on peut attendre de l'évolution, démontrant ainsi que le travail, plus que le capital, est l'unique source de richesses d'une nation.

Cependant, la présentation de la fabrique d'épingles dont Smith dégage trois principes, si elle constitue le centre du raisonnement pour une démonstration, n'est pas la seule occasion pour l'économiste de donner des arguments sur la division du travail.

Ainsi, dans un passage du livre V de la R.N., revient-il sur la division du travail et pour apporter lui-même un regard critique sur l'approche qui est la sienne quelques chapitres auparavant.

Dans les progrès que fait la division du travail, l'occupation de la très majeure partie de ceux qui vivent de travail, c'est-à-dire de la masse du peuple, se borne à un très petit nombre d'opérations simples, très souvent à une ou deux.

Or, l'intelligence de la plupart des hommes se forme nécessairement par leurs occupations ordinaires.

Un homme qui passe toute sa vie à remplir un petit nombre d'opérations simples, dont les effets sont aussi peut-être toujours les mêmes ou très approchant, n'a pas lieu de développer son intelligence ni d'exercer son imagination à chercher des expédients pour écarter des difficultés qui ne se rencontrent jamais ; il perd donc naturellement l'habitude de déployer ou d'exercer ces facultés et devient, en général, aussi stupide et aussi ignorant qu'il soit possible à une créature humaine de le devenir ; l'engourdissement de ses facultés morales le rend non seulement incapable de goûter aucune conversation raisonnable ni d'y prendre part, mais même d'éprouver aucune

affection noble, généreuse ou tendre et, par conséquent, de former aucun jugement un peu juste sur la plupart des devoirs même les plus ordinaires de la vie privée. Quant aux grands intérêts, aux grandes affaires de son pays, il est totalement hors d'état d'en juger, et à moins qu'on n'ait pris quelques peines très particulières pour l'y préparer, il est également inhabile à défendre son pays à la guerre ; l'uniformité de sa vie sédentaire corrompt naturellement et abat son courage, et lui fait envisager avec une aversion mêlée d'effroi la vie variée, incertaine et hasardeuse d'un soldat ; elle affaiblit même l'activité de son corps, et le rend incapable de déployer sa force avec quelque vigueur et quelque constance, dans tout autre emploi que celui pour lequel il a été élevé. Ainsi, sa dextérité dans son métier particulier est une qualité qu'il semble avoir acquise aux dépens de ses qualités intellectuelles, de ses vertus sociales et de ses dispositions guerrières. Or, cet état est celui dans lequel l'ouvrier pauvre, c'est-à-dire la masse du peuple, doit tomber nécessairement dans toute société civilisée et avancée en industrie, à moins que le gouvernement ne prenne des précautions pour prévenir ce mal. R.N., livre V, chap. 1^{er}.

Bien que ce passage ne fasse pas à proprement partie du texte sur la fabrique d'épingles, il fait directement référence à la division du travail. Dans sa composition et les conclusions qui en sont tirées par Smith, il est cependant fort représentatif de sa pensée, mais également de la composition interne de la R.N.

Tout d'abord, il intervient beaucoup plus tard dans le cadre général de son essai un peu comme si Smith, qui mit dix ans pour écrire son ouvrage, n'avait pas fait l'unité de sa pensée complexe mais souhaitait soit la compléter, soit l'infirmier.

Mais c'est tout le contraire, car il s'agit en fait d'un nouvel effet de rhétorique cher à l'auteur.

Si le premier chapitre du premier livre porte sur l'individu et sa propension à la création de richesses par le travail et l'échange, paradigme qui est formalisé dès le chapitre 2, le dernier livre est, lui, presque entièrement consacré au rôle de l'État et à son rôle de « régulateur », pour employer un terme actuel.

De là, chez Smith, l'apparition d'une critique de la division du travail qui aurait tendance à créer des individus spécialisés qui n'auront qu'une vue parcellaire de la réalisation qu'ils sont en train de créer, cette vision parcellaire ne leur permettant plus d'exercer toutes les fonctions démocratiques de citoyen dans un monde de plus en plus complexe.

Et Smith d'écrire, de manière fort lisible, que l'État doit tout mettre en œuvre pour lui permettre la mise en place d'un revenu minimal assurant, au-delà de la division, la survie de sa population.

Le texte sur la fabrique d'épingles a été particulièrement lu et annoté par Proudhon, que nous acceptons comme l'un des premiers penseurs de l'économie sociale.

Dans son exposé, Smith développe de nombreux thèmes qui seront repris plus tard par les économistes que nous aimons appeler hétérodoxes.

En fait, on peut dire que c'est à partir de la pensée synthétique fondatrice de Smith que les auteurs font se déterminer autour de l'analyse orthodoxe que l'on fera de son exégèse.

S'il met bien en avant dans la division du travail, dans un premier temps, le rôle prépondérant pour la production de richesses de cette variable, il n'évoque pas ou uniquement « en creux » la notion de valeur collective du travail.

On ne peut remettre en doute la finesse de son analyse et cela pose une question importante à l'historien plus d'ailleurs qu'à l'économiste.

Smith n'est pas un aristocrate, il a même mené une vie simple, loin des passions du monde et, dans ses courriers, on peut juger à quel point la vie mondaine ou la vie des riches nobles était pour lui une contrainte.

Lors de son séjour en France et en particulier en Languedoc, il a pu, lors notamment de son séjour dans les Pyrénées, observer des systèmes de production collectifs agricoles qui existaient durant ces années et seront longuement décrits par des économistes voyageant également dans ces mêmes contrées quelques années plus tard.

Nous pensons en particulier à Fr. Leplay, le plus célèbre d'entre eux, qui n'est cependant pas un cas unique.

Il serait facile de dire qu'il ne connaît pas les systèmes collectifs de production dans le monde industriel. Or, sous une autre forme, le système des corporations qui existe encore et que Smith combat est bien une forme collective d'organisation non pour son aspect collectif, mais pour son aspect limitant la liberté d'entreprendre.

Alors pourquoi n'évoque-t-il jamais le fait que la richesse puisse être répartie différemment que ce qu'elle semble, sans aucune affirmation néanmoins, être dans la fabrique d'épingles ?

Pourquoi ne fait-il jamais de ses épingliers, des entrepreneurs, et de sa fabrique, une coopérative ou toute autre forme d'organisation collective de travail ?

Voici une réponse toute personnelle qu'en l'état actuel de ma recherche, je pense proche d'une certaine vérité : la *Richesse des nations* s'inspire beaucoup de son séjour en France, même si les premiers livres (I, II, III, IV) sont essentiellement tournés vers l'Angleterre et les colonies qui connaissent, à cette époque, un processus de libération.

Le livre V de la R.N., lui, est presque entièrement un livre de construction d'un État relativement interventionniste dans un monde politique et économique naissant ; pour cela, Smith présente une comparaison permanente entre la France et ses diverses provinces, qu'il oppose à l'Empire britannique et les diverses nations qui le composeront bientôt, sous la forme d'un *Common Wealth*.

Mais ce que l'on peut dire avec une certaine force est que, dans l'ensemble de l'ouvrage, Smith a donc peut-être cédé à la main et à la pensée de son mécène en négligeant certains aspects des observations économiques qu'il avait été amené à faire chemin faisant. En fait, il s'est comporté en *spectateur partial*.